

Marx et le syndicalisme révolutionnaire

Le 14 mars 1883 mourait à Londres l'auteur immortel du « Capital », celui qui est demeuré le grand animateur spirituel du mouvement ouvrier moderne, le promoteur de cette doctrine puissante, qu'on a justement nommée le *Marxisme*, contre laquelle se déchaînent actuellement les fureurs bourgeoises, que Hitler veut extirper de l'Allemagne, que Mussolini a banni de l'Italie et que nos « républicains nationaux » dénoncent tous les jours, dans le *Temps* et autres journaux de l'ordre... capitaliste, comme la source de tous nos maux et « l'abomination de la désolation ».

Il y a donc cinquante ans déjà que Marx est mort — mais il est de ces morts qu'il faut qu'on tue, comme disait l'autre, et Marx est si formidablement vivant encore qu'il domine, de sa haute et puissante figure, nos luttes contemporaines. Depuis cinquante ans, que de mouvements se sont réclamés de lui ! Nous avons eu, en France, le guesdisme, le *Parti Ouvrier Français*, qu'on a dit d'observance plus strictement marxiste, et à qui, certes, on peut rendre cette justice, qu'il fut, avant le syndicalisme révolutionnaire, le premier mouvement ouvrier de caractère nettement prolétarien, qui se fût dessiné en France. Il y a eu, en Allemagne, la Social-Démocratie, avec ses deux grands théoriciens, Kautsky et Bernstein, qui eut, elle aussi, ses heures glorieuses, tint tête à Bismark, et ne jura que par Marx, se flattant même d'être son héritier authentique et fidèle. Et il y a, aujourd'hui, le bolchevisme russe, qui, de Lénine à Staline, en passant par Trotzky, prétend non seulement interpréter exactement la pensée de Marx mais la réaliser et la faire passer dans les faits.

D'avoir engendré ces trois mouvements sociaux, dont personne ne peut nier l'importance ni même la grandeur, cela suffirait, je pense, à assurer la gloire de Marx ; et je ne compte pas la secousse immense qu'il a imprimée sur le plan scientifique, aux études économiques et historiques, où démolir Marx et le traiter en chien crevé est toujours la tâche principale de nos économistes plus ou moins distingués. Mais il y a eu un mouvement qui, lui aussi, s'est réclamé de Marx, c'est ce qu'on a appelé le *syndicalisme révolutionnaire*, dont l'incarnation la plus fidèle fut, avant la guerre, la C.G.T. de Griffuelhes, et l'expression théorique la plus éminente « *Les Réflexions sur la violence* » de Sorel. Et nos divers marxistes orthodoxes, tous d'une orthodoxie plus orthodoxe les uns que les autres ont dénié à ce mouvement le droit de se réclamer de Marx, — Marx leur étant de toute éternité, *chasse réservée* et eux seuls l'ayant correctement interprété et compris.

Or, il se pourrait, au contraire, que ledit syndicalisme révolutionnaire fût le truchement vraiment adéquat et fidèle de la pensée de Marx et que les trois autres mouvements, dont je parlais plus haut, n'en aient été qu'une traduction plus ou moins... prétentieuse ou outrecuidante ? C'est ce qu'il s'agirait de voir, et

je ne crois pas qu'on puisse mieux célébrer le cinquantenaire de Marx qu'en essayant de bien déterminer l'orientation exacte de sa pensée et de discerner quels sont ses véritables héritiers spirituels.

Le marxisme des partis ou « marxisme vulgaire »

Examinons donc les trois mouvements qu'on appelle *marxistes* et voyons s'ils ont été du marxisme une traduction fidèle. Si je considère le guesdisme et la Social-démocratie allemande, par quoi sont-ils caractérisés spécialement ? Tous deux ont eu une foi égale dans le suffrage universel, *principe*, selon Lassalle, du « quatrième Etat » et tous deux sont partis de la loi d'airain des salaires pour *minimiser* l'action syndicale et n'avoir de confiance que dans l'action politique, dans le bulletin de vote ; on peut donc les rattacher, par conséquent, beaucoup plus à Lassalle qu'à Marx ; car que dit Marx, dans sa célèbre *Lettre sur le programme de Gotha* — lettre tenue longtemps cachée et que la librairie Jacques réédita en 1901 sous le titre *A propos d'Unité* — au sujet précisément de ces deux points de la loi d'airain et du fétichisme électoral ?

A l'avenir donc, dit Marx, le parti ouvrier allemand aura à croire à la loi d'airain de Lassalle ! C'est une façon de ne rien perdre : on commet l'absurdité de parler de cessation du système salarié (on devrait dire d'un système de travail salarié) et de cessation de « sa loi d'airain ». Si je supprime le travail salarié, je supprime naturellement du même coup sa loi, loi « d'airain » ou autre... De la loi « d'airain des salaires » Lassalle n'entend, comme on sait, que le mot d'airain qu'il emprunte aux fameuses « lois éternelles » de Gœthe. Le mot d'airain est la griffe à laquelle se reconnaissent les vrais Croyants. Mais si j'admets la loi avec l'estampille de Lassalle, au sens où il l'entend, je suis forcé d'admettre aussi son fondement. Et quel est-il ! Comme F.-A. Lange le montrait déjà peu après la mort de Lassalle, ce fondement, c'est la théorie de la population de Malthus, dont Lange lui-même se fait l'apôtre. Et si cette loi est exacte, impossible de l'abolir, dussé-je abolir cent fois le travail salarié, parce que la loi régit non seulement le système du travail salarié mais tout système social. C'est en se fondant là-dessus que, depuis cinquante ans et plus, les économistes ont démontré que le socialisme ne pouvait supprimer la misère résultant de la nature des choses, mais seulement la généraliser, la répandre sur toute la surface de la société !

Mais ce n'est pas là le principal. Abstraction faite absolument de la manière erronée dont Lassalle entend la loi, le recul véritablement révoltant consiste en ceci : depuis la mort de Lassalle, s'est fait jour dans notre parti cette vue scientifique que le salaire du travail n'est pas ce qu'il paraît être, c'est-à-dire la valeur ou le prix du travail, mais seulement une forme déguisée de la valeur, c'est-à-dire du prix de la force de travail. Par là, on se débarrassait d'un coup de la vieille conception bourgeoise du salaire du travail, en même temps que de la critique dirigée contre elle ; et il restait établi que le travailleur salarié a seulement la permission de travailler pour sa propre vie, c'est-à-dire de vivre, à la condition de travailler un certain temps gratis pour les capitalistes (et

leurs co-consommateurs de plus-value); — que tout le système de la production capitaliste va donc à obtenir ce travail gratis par l'extension de la journée de travail ou l'accroissement de la productivité, c'est-à-dire par une tension plus grande de la force de travail, etc.; — que donc le système salarier est un système d'esclavage, esclavage d'autant plus dur que se développe davantage la force de production sociale de travail, quel que soit le salaire du travailleur, plus élevé ou plus bas. Et c'est lorsque cette vue devient de jour en jour dominant dans notre parti, qu'on revient aux dogmes de Lassalle! On devrait pourtant ne pas ignorer que Lassalle ne savait pas ce qu'est le salaire du travail et qu'il prenait, à l'exemple des économistes bourgeois, l'apparence pour la réalité. C'est comme si, des esclaves percevant enfin le secret de leur esclavage, et se révoltant contre leurs maîtres, l'un d'eux, pris encore dans ses conceptions surannées, inscrivait sur le programme de la Révolte: l'esclavage doit être aboli, parce que, dans ce système, un certain maximum — trop bas — de dépenses pour l'esclave ne peut être dépassé!

Telle est la critique magistrale que Marx fait de la loi d'airain des salaires, la fameuse loi de Lassalle, que Guesde, malgré Marx, introduisit dans le programme du Parti ouvrier français; et l'on sait que, de cette loi d'airain, Guesde concluait: l'inutilité de l'action syndicale, incapable naturellement de briser cette loi... d'airain, et préconisait l'action politique et la vertu souveraine du bulletin de vote, seul capable de libérer le prolétariat. Guesde déduisait de cette loi le fétichisme électoral. Et veut-on savoir ce que Marx pensait de ce qu'il a baptisé lui-même le surnaturel démocratique? Je transcris encore le passage, pour l'édification complète de nos lecteurs:

Une chose tout à fait à rejeter, c'est une éducation du peuple par l'Etat. Fixer par une loi générale la dotation des écoles populaires, les conditions d'aptitude à remplir du personnel enseignant, déterminer les diverses branches de l'enseignement, veiller, comme aux Etats-Unis, par des inspecteurs d'Etat, à l'observation de ces prescriptions, ce n'est pas du tout la même chose que de faire de l'Etat l'éducateur du peuple! Ce qu'il faut plutôt, c'est proscrire au même titre de l'école toute influence du gouvernement et de l'église... Tout le programme, en dépit de son clinquant démocratique, est d'un bout à l'autre infesté de la servile croyance des partisans de Lassalle à l'Etat, ou, ce qui ne vaut pas mieux, de la foi au surnaturel démocratique. Ou plutôt, c'est un compromis entre ces deux sortes de foi surnaturelle, également éloignées du socialisme.

Toute la pratique du guesdisme et de la Social-démocratie est sortie, on peut le dire, de cette foi au surnaturel démocratique, extraite d'une interprétation erronée de la fameuse loi d'airain, et nous venons de voir ce que Marx pensait de ces deux... superstitions lassalliennes. Guesde méprisait les syndicaux et il ne croyait qu'au bulletin de vote; il ne voyait dans le syndicat que l'école primaire du socialisme, et à ce titre, le syndicat ne devait avoir que révérence profonde pour le Parti, expression supérieure, université de la pensée socialiste. Et l'on sait à quoi, finalement, le guesdisme a abouti: au réformisme le plus plat et le plus... démocratique et à la participation personnelle de son chef à l'Union Sacrée et à la Défense Nationale! Quant à la Social-Démocratie allemande, son destin a été encore plus lamentable; et elle vient de se laisser juguler, elle qui fit naguère reculer Bismarck, par un... Hitler, sans souffler mot, comme frappée de paralysie, et incapable d'esquisser le moindre mouvement de résistance, après avoir cru, de la manière la plus niaise, à ce surnaturel démocratique flétri par

Marx et pratiqué le fétichisme électoral jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la défaite totale. Elle peut aujourd'hui, contempler aux lueurs de l'incendie du Reichstag, allumé comme une dérision suprême par les nazis eux-mêmes, combien le crétinisme parlementaire est une belle chose!

Le bolchevisme russe peut-il, à son tour, se flatter d'être une traduction historique plus fidèle du Marxisme? Sans doute, il a à son actif, d'avoir fait sa Révolution; mais, en définitive, cette Révolution est-elle autre chose qu'un 89 russe, liquidant l'Ancien Régime en Russie, et n'ayant une coloration un peu plus prolétarienne que par suite de l'absence d'une bourgeoisie russe bien caractérisée et le prolétariat étant appelé, de ce fait, à servir d'ersatz à cette absence de bourgeoisie? Staline, avec son fameux plan quinquennal, fait-il autre chose que d'instaurer un Capitalisme d'Etat et ses méthodes ne rappellent-elles pas, peu ou prou, les méthodes que le capitalisme pur et simple, en occident, a appliquées pour promouvoir l'industrialisme? Sans doute encore, il y a dans Lénine un accent de Marxiste original, et j'ai pu comparer moi-même, le bolchevisme à la Réforme ramenant la Chrétienté, que le catholicisme avait comme repaganisée aux formules du christianisme primitif; mais on a pu baptiser aussi le bolchevisme de *néo-guesdisme*; Lénine n'avait pas du syndicat une plus haute opinion que Guesde; il croyait, lui aussi, que les intellectuels révolutionnaires, constitués en Parti, pouvaient seuls faire la Révolution et ne voyait dans le syndicat, condamné, selon lui, au simple réformisme corporatiste, qu'une école de recrutement pour le Parti, avant-garde et Etat-major du prolétariat révolutionnaire. Et, en somme, la pratique des partis communistes occidentaux, prenant leur mot d'ordre à Moscou n'a pas montré qu'ils étaient plus que l'ancien guesdisme, libérés du fétichisme électoral; et si l'on peut accorder au communisme allemand qu'il a, plus que la social-démocratie, résisté à la vague hitlérienne, on pourrait, par contre, lui attribuer une large part de responsabilité dans le triomphe de Hitler, que sa tactique démagogique a favorisé, tactique malheureuse que le préjugé de la masse réactionnaire explique, mais n'excuse pas. Et je renvoie le lecteur à ce que dit Marx précisément à propos de ce préjugé qu'il qualifie « du plus pur Lassalle », dans sa lettre sur le programme de Gotha:

Lassalle, écrit Marx, savait par cœur le Manifeste communiste, tout comme ses fidèles, les saints écrits sortis de sa plume. S'il le dénaturait si grossièrement, c'était pour se faire pardonner son alliance avec les adversaires absolutistes et féodaux contre la bourgeoisie.

Nos communistes parfois, eux aussi, n'ont que trop souvent favorisé le succès de la pire réaction, par suite du même préjugé de la masse réactionnaire!

Nous pouvons donc affirmer que les trois mouvements sociaux qui, jusqu'ici, se sont réclamés de Marx et ont passé pour incarner particulièrement le Marxisme, ont été, en réalité, beaucoup plus lassaliens que marxistes. Ce que j'ai appelé le marxisme historique, — guesdisme, social-démocratie, bolchevisme — n'a été, en réalité, que du marxisme vulgaire, très vulgaire; et l'on voit aujourd'hui quel est son destin: on peut même dire que, sous cette forme, le marxisme est, historiquement, liquidé, et n'a fait preuve que d'une im-

puissance vraiment lamentable — impuissance théorique et impuissance pratique.

Marx pour l'indépendance des Syndicats

Soit, dira-t-on, le marxisme historique, le marxisme vulgaire, a fait faillite; il est liquidé; mais cela prouve-t-il que Marx était syndicaliste? Voyons donc ce que Marx pensait du syndicat, et s'il partageait à son endroit le mépris de Guesde et de Lénine. Nous avons la chance, la bonne chance, de posséder à ce sujet *un texte décisif*, c'est une interview de Marx, que la *R. P.* publia naguère (novembre 1926), et où Marx déclare formellement que le syndicat est le véritable parti ouvrier et doit, pour remplir son rôle, rester indépendant des partis politiques, expression transitoire, dit-il, de la ferveur des masses, alors que le syndicat en est la rassemblement constant, permanent et, par suite, *seul efficace* dans la lutte du Travail contre le Capital. Je reproduis, une fois de plus, ce texte essentiel, ce texte magistral, et qui fait apparaître Marx, nettement, sous l'aspect d'un véritable syndicaliste révolutionnaire:

Les syndicats, dit Marx, ne doivent jamais être associés à un groupement politique ni dépendre de celui-ci; autrement, ils ne rempliraient pas leur tâche, et recevraient un coup mortel... Les partis politiques, quels qu'ils soient, n'enthousiasment les masses travailleuses que passagèrement, pour quelque temps seulement, tandis que les syndicats les retiennent d'une façon durable, et ce sont eux seulement qui peuvent représenter un vrai parti ouvrier et opposer un rempart à la puissance du capital.

Est-ce que, vraiment, l'essentiel de la doctrine syndicaliste révolutionnaire ne se trouve pas dans ce texte remarquable? Autonomie nécessaire du mouvement syndical et indépendance absolue par rapport aux partis politiques, *quels qu'ils soient*, ceux-ci n'exprimant jamais qu'une ferveur passagère des masses, tandis que les syndicats les retiennent d'une façon durable et forment le vrai parti ouvrier: tout y est dans cette interview mémorable; et je pourrai me dispenser de tout commentaire et de toute autre recherche ou citation. Mais veut-on un autre texte, tout aussi catégorique et tout aussi net?

Les syndicats, dit Marx, ont inconsciemment formé des foyers d'organisation pour la classe ouvrière, comme les communes du Moyen-Age le firent pour la bourgeoisie. Si les syndicats, comme moyen d'éliminer la concurrence entre les ouvriers, sont indispensables dans les luttes quotidiennes du capital et du travail, non moins importante est leur seconde fonction: représenter la force organisée, qui doit détruire le système même du salariat et renverser la domination du capital.

Ce texte est cité par Arturo Labriola, dans son livre sur Marx (p. 218) et Labriola n'avait-il pas raison de le faire suivre de ces lignes:

Ainsi, à l'aube de sa vie, comme à la fin de sa carrière d'écrivain, Marx voyait dans le syndicat l'instrument de la révolution sociale. Voilà pourquoi nous avons le droit de dire que le syndicalisme est l'héritier historique et logique du marxisme!

De fait, la comparaison que Marx institue entre le rôle des Communes dans l'émancipation bourgeoise et celui des syndicats pour l'émancipation ouvrière est tout à fait suggestive et montre bien, à elle seule, toute l'importance qu'il attribuait au mouvement syndical.

Marx contre les intellectuels

Mais il est un point de la doctrine syndicaliste qui n'est pas moins essentiel et où nous allons voir que Marx n'est pas moins catégorique. « L'émancipation du travailleur doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », avait proclamé l'Internationale; et la critique syndicaliste a toujours reproché aux Partis politiques leur caractère hybride venant de l'hétérogénéité de leur composition: ne trouve-t-on pas *de tout*, en effet, dans un Parti politique, même s'affichant socialiste révolutionnaire, et jusqu'à des capitalistes? Et quelle est la catégorie sociale qui y joue, forcément, le rôle capital? N'est-ce pas *les Intellectuels*, ces gens dont Sorel disait que la vocation naturelle était l'exploitation de la politique (1)? Or, quelle opinion Marx avait-il de cette catégorie sociale? Nous la trouvons exprimée sans ménagement dans la circulaire de l'Internationale du 21 juillet 1873 (*L'Alliance de la démocratie et l'Association internationale des travailleurs*) et Sorel, dans sa brochure sur la *Décomposition du Marxisme* — petite brochure merveilleuse et qui constitue un texte vraiment magistral — la commente en ces termes:

On trouve de nombreux témoignages relatifs aux opinions de Marx sur les intellectuels révolutionnaires dans la circulaire de l'Internationale du 21 juillet 1873; il importe assez peu que les faits dont les amis de Bakounine sont accusés soient rigoureusement exacts; ce qui importe seulement, c'est l'appréciation que Marx porte sur ces faits. *C'est le blanquisme tout entier avec ses état-majors bourgeois, qui est réprouvé avec la plus dure énergie.* Il reproche à son adversaire d'avoir formé une association politique si fortement autoritaire qu'on pourrait la croire inspirée par l'esprit bonapartiste: « Nous avons donc reconstitué de plus belle, dit Marx, tous les éléments de l'Etat autoritaire, et que nous appellions cette machine Commune révolutionnaire organisée de bas en haut, il importe peu. Le nom ne change rien à l'affaire.. Dire que les cent frères internationaux doivent servir d'intermédiaires entre l'idée révolutionnaire et les instincts populaires, c'est creuser un abîme infranchissable entre l'idée révolutionnaire et les instincts prolétaires; c'est proclamer l'impossibilité de recruter ces cent gardes ailleurs que dans les classes privilégiées ». Ainsi, un état-major de bourgeois révolutionnaires qui travaillent sur les idées et disent au peuple ce qu'il doit

(1) « Pour bien comprendre la transformation qui s'est opérée dans la pensée socialiste, écrit Sorel (*Décomposition du marxisme*, page 50), il faut examiner ce qu'est la composition de l'Etat moderne. *C'est un corps d'intellectuels* qui est investi de privilèges et qui possède des moyens dits politiques pour se défendre contre les attaques que leur livrent d'autres groupes d'intellectuels avides de posséder les profits des emplois publics. Les partis se constituent pour faire la conquête de ces emplois *et ils sont analogues à l'Etat.* On pourrait donc préciser la thèse que Marx a posée dans le *Manifeste communiste*: « Tous les mouvements sociaux jusqu'ici, dit-il, ont été accomplis par des minorités au profit de minorités »: nous dirions que toutes nos crises politiques consistent dans le remplacement d'intellectuels par d'autres intellectuels; elles ont donc toujours pour résultat de maintenir l'Etat, et parfois même de le renforcer, en augmentant le nombre des co-intéressés. » En effet, que ce soit Tardieu, Herriot ou Léon Blum, l'Etat reste toujours l'Etat, et même un *Etat Blum* serait sans doute un *Etat ultra-renforcé*: c'est bien ce que dit Sorel. Le syndicalisme administratif, en ce sens, ne laisse pas de présenter un grand danger pour le syndicalisme spécifiquement ouvrier.

penser — et l'armée populaire qui demeure, selon l'expression de Marx, la *chair à canon*.

C'est surtout contre les « alliancistes » italiens que l'on trouve des reproches violents; Bakounine s'était félicité, dans une lettre du 5 avril 1872, de ce qu'il existait en Italie: « une jeunesse ardente, énergique, sans carrière, sans issue, qui se jetait à corps perdu dans le socialisme révolutionnaire ». Marx faisait à ce sujet la remarque suivante: « *Toutes les prétendues sections de l'Internationale italienne sont conduites par des avocats sans causes, des médecins sans maladies et sans science, des étudiants de billard, des commis-voyageurs et autres employés de commerce, et, principalement, des journalistes de la petite presse... C'est en s'emparant des postes officiels des sections que l'Alliance parvient à forcer les ouvriers italiens de passer par les mains de déclassés alliancistes qui, dans l'Internationale, retrouveraient une carrière et une issue...* »

Il est difficile, commente encore Sorel, de montrer plus de répugnance pour l'invasion des organisations prolétariennes par des intellectuels, qui y apportent les mœurs des *machines politiques*. Marx voit très bien qu'une telle manière de procéder ne peut conduire à l'émancipation du monde des producteurs; comment ceux-ci pourraient-ils posséder la capacité nécessaire pour diriger l'industrie, s'ils sont obligés de se mettre sous la tutelle de politiciens pour s'organiser? Il y a là une absurdité qui ne pouvait manquer de paraître révoltante à Marx (page 52).

Marx contre l'Etat

En voilà assez, je pense, pour montrer que les syndicalistes révolutionnaires ont parfaitement le droit, n'en déplaise à nos *orthodoxes* de tout calibre, de réclamer Marx pour un de leurs maîtres. Marx veut un mouvement ouvrier qui soit autonome, qui ne soit pas envahi par les bourgeois soi-disant révolutionnaires et qui se propose non la conquête du Pouvoir, mais l'abolition de l'Etat. On reproche aux syndicalistes d'avoir des tendances anarchistes. Or Marx écrit encore ceci, qui n'est pas moins décisif que ce que j'ai déjà cité :

Tous les socialistes entendent par anarchie ceci: le but du mouvement prolétaire, l'abolition des classes, une fois atteint, le pouvoir de l'Etat, qui sert à maintenir la grande majorité productrice sous le joug d'une minorité exploitante peu nombreuse, disparaît et les fonctions gouvernementales se transforment en simples fonctions administratives. (Les Prétendues scissions de l'Internationale, circulaire privée de 1872).

Il me semble impossible, écrit Sorel (préface à l'*Histoire des Bourses du Travail*, de Pelloutier, page 23), d'arriver à ce que Marx appelait, tout comme Proudhon, *l'anarchie*, si l'on commence par reproduire l'ancienne organisation centraliste qui a conduit à subordonner la gestion des affaires au souci de la suprématie que se disputent des groupes dirigeants. Ne serait-ce pas une vraie politique de Gribouille, que celle qui viserait à former le peuple pour une vie nouvelle, radicalement différente de la vie bourgeoise, en l'enfermant dans des institutions copies de celles de la bourgeoisie.

En effet, et, écrit encore Sorel (*Décomposition du Marxisme*) p. 48:

Le marxisme diffère notamment du blanquisme en ce qu'il écarte la *notion de parti*, qui était capitale dans les conceptions des révolutionnaires classiques, pour revenir à la *notion des classes*; mais nous n'avons plus la notion vague et vulgaire de la classe du sociologue, considérée comme un amoncellement de gens de même condition; nous avons une société

de producteurs, qui ont acquis les idées qui conviennent à leur état et qui se regardent comme ayant une unité analogue aux unités nationales. Il ne s'agit plus de conduire le peuple, mais d'amener les producteurs à penser par eux-mêmes, sans le secours d'une tradition bourgeoise.

Matérialisme n'est point fatalisme

Ainsi, la cause est entendue, et Marx est bien un des maîtres du syndicalisme révolutionnaire. Mais je voudrais terminer cette étude sur une considération générale, qui n'est pas moins essentielle ni moins importante. Nous assistons, ai-je dit plus haut, à la liquidation historique du *Marxisme vulgaire*; tour à tour, nous voyons, en Europe, les divers socialismes, soi-disant Marxistes, être écrasés sans résistance sérieuse, par les mouvements nationaux; et l'on s'étonne de cette mollesse dans la résistance et dans la facilité avec laquelle ici Mussolini, là Mac Donald, et Hitler enfin, ont pu supprimer les partis socialistes. Quelle est donc la cause profonde de cette mollesse? Accuser la pusillanimité et la lâcheté des chefs — pusillanimité et lâcheté qui sans doute ont dépassé vraiment les bornes permises — ce n'est pas suffisant, car cette pusillanimité et cette lâcheté doivent avoir elles-mêmes une autre cause... qu'individuelle. Et je crois qu'en effet il faut accuser *la doctrine*, et dire que le Marxisme vulgaire fut, philosophiquement, une interprétation mahométane du déterminisme impliqué par le matérialisme historique; nos orthodoxes ont transformé le marxisme en une espèce de *mahométisme social*, et leur passivité, devant le cyclone fasciste ou hitlérien, s'expliquerait par la résignation fataliste, que ce mahométisme comporte. Or, ici encore, on peut dire que Marx a été mieux compris par les syndicalistes révolutionnaires que par nos orthodoxes; ils ont toujours insisté sur ce qu'on pouvait appeler le côté *volontariste* du marxisme. *L'homme*, disait Marx, disciple ici du grand Vico, *fait sa propre histoire*; il la fait dans des conditions déterminées, c'est entendu, et il y a un donné historique dont l'action, pour être intelligente et efficace, doit naturellement tenir compte; mais *sa volonté* n'en reste pas moins, elle aussi, un facteur historique essentiel et capital. Nos orthodoxes, au contraire, ont toujours attendu, passivement, sous l'orme, que *la Déesse Evolution* leur apportât la Révolution toute cuite sur un plat plus ou moins argenté; et, comme cette Déesse leur apporte, par un caprice étrange et bizarre, la Contre-Révolution sous ses aspects les plus... inattendus, ils ne bougent toujours pas: ils se résignent!

Le défaut capital de tout matérialisme jusqu'ici, — y compris celui de Feuerbach — est qu'il ne conçoit les choses, la réalité, le monde sensible que sous la forme de l'*objet* et de la *perception*, et non comme *activité humaine matérielle*, comme *pratique*. Il en est résulté que c'est l'idéalisme qui, en opposition au matérialisme, a développé le *côté actif*, mais d'une manière abstraite seulement puisque, naturellement, l'idéalisme ne connaît pas l'activité réelle, matérielle, comme telle.

Ainsi s'exprime Marx dans une de ses fameuses *Notes sur Feuerbach*, qui contiennent peut-être le noyau des conceptions essentielles du Marxisme; et il en ressort clairement que le matérialisme de Marx est un *matérialisme actif*, on pourrait presque le définir un *idéalisme concret*, et que Marx, comme Bergson, voit dans l'évolution *une force créatrice*, et non

quelque chose de purement mécanique et automatique. Or, encore une fois, nos orthodoxes l'ont toujours conçue, eux, de cette dernière manière, et leur passivité n'a donc rien d'extraordinaire, elle est, au contraire, toute naturelle !

La liquidation du *marxisme vulgaire*, à laquelle nous assistons, et l'écrasement du socialisme européen par les divers fascismes, comporte donc un double enseignement théorique et pratique; il s'agit de savoir si le prolétariat révolutionnaire, qu'une interprétation erronée et fadasse du marxisme a mené de défaites en défaites, pourra, au nom d'un Marx mieux compris et dans le sens où le syndicalisme voulait orienter ses efforts, rejetant la tutelle de ces Partis politiques, dont il peut constater aujourd'hui la totale impuissance et la scandaleuse incapacité, prendre enfin en main sa propre destinée et se sauver lui-même. Sinon il faudra dire avec Benedetto Croce, le grand philosophe italien, que le grand rêve de Marx, rêvé une seconde fois par Sorel, n'est décidément qu'un rêve; il faudra avouer que le socialisme est mort définitivement — accepter la honteuse dictature des fascismes triomphants et répéter, après Baudelaire, ce cri de sa résignation douloureuse:

Résigne-toi, mon cœur, dors ton sommeil de brute!

Edouard BERTH.

Nous éditons La Géographie Economique

Un certain nombre de camarades ont écrit à **Giauffret, Parc Fleuri, Bloc A, St-Maurice, Nice**, à propos de l'Édition de la Géographie Économique, pour offrir leur concours et apporter leurs suggestions. Nous les en remercions.

Sitôt que le travail d'imprimerie sera plus avancé et nous permettra de fixer définitivement les conditions matérielles, ils en seront informés soit par circulaire, soit par la Revue.

En attendant, nous prions tous ceux qui peuvent nous aider de se mettre en rapport avec **Giauffret**.

On peut dès à présent préparer la vente en annonçant dans la presse ouvrière et syndicale la parution par un placard ou une note (se rapporter à la R.P. du 10 janvier où Péra a présenté l'ouvrage).

Nous signaler avec une adresse précise les journaux et bulletins corporatifs susceptibles de rendre compte de l'ouvrage.

Nous indiquer si l'on est prêt à prendre un dépôt (règlement après la vente, reprise des invendus et remise, naturellement); dans les villes, voir un libraire qui accepterait de vendre le **Précis** et nous le signaler.

Nous demandons à nos camarades de se hâter. Leurs lettres nous permettront de fixer plus exactement le tirage; elles nous permettront les envois à mesure des livraisons et nous éviterons ainsi des transports et des magasinages.

Camarades, il faut nous écrire d'**urgence**.

Parmi nos Lettres

On « s'intéresse » Un camarade nous écrit :
à l'Allemagne

Avez-vous des nouvelles directes ou indirectes d'Allemagne? Il faudrait que votre prochain numéro soit consacré aux événements d'Allemagne. C'est le point qui inquiète le plus les ouvriers à l'heure actuelle. J'en ai eu la preuve récemment, j'ai organisé avec quelques copains (indépendants de tout parti) une réunion de discussion sur l'Allemagne dans la banlieue parisienne. Très bonne affluence et discussion animée, pas en faveur des bolcheviks qui, dépités, ont organisé au même lieu une nouvelle réunion avec le concours d'un bureaucrate, — qui leur a été tout aussi défavorable. Conclusion: les ouvriers veulent discuter et s'informer et ne s'en laissent plus imposer par les bureaucrates. Il faut avoir confiance et aller de l'avant. Les méthodes des bureaucrates bolcheviks n'ont pas pu corrompre la masse des ouvriers révolutionnaires.

Donc parlez de l'Allemagne et poussez à la discussion!

Ainsi, on s'intéresse à l'Allemagne; on veut discuter sur sa situation. C'est très bien; mais est-ce suffisant?

Les syndicats allemands et les nazi Egalement sur l'Allemagne:

Le fascisme allemand a besoin des syndicats et ne les détruira pas. Mais il les intégrera, avec la participation de tous les chefs syndicaux.

Ce point est déjà confirmé par le projet de la commission syndicale gouvernementale et la déclaration de la centrale syndicale (Leipart, etc...) qui acceptent la mise au service du gouvernement de « leur expérience et de leur connaissance des désirs ouvriers ».

Devons-nous ne balayer que devant notre porte? Encore sur l'Allemagne:

Le fait essentiel est l'effondrement du K.O.S.S. mouvement ouvrier allemand et sa rupture avec les mouvements réformistes et socialistes des autres pays: débandade complète, comme en 1914. Mais devons-nous faire bande avec les juifs et les nationalistes au nom de l'antihitlérisme? Je ne le pense pas. Ce n'est pas à nous de faire le travail du mouvement allemand. Balayons devant notre porte. Il y a de quoi faire!

Acceptons-en l'augure Enfin, toujours sur l'Allemagne, terminons par cette note optimiste:

J'ai eu, il y a quelques jours, un entretien avec le représentant d'une très grande boîte d'électricité d'Allemagne. Je l'ai cuisiné et en conclus ce qui suit: le grand capitalisme allemand est un peu désorienté, il craint que la terreur ne lui donne pas les résultats escomptés, il ne sait plus comment rétablir une situation « normale » (où les ouvriers seraient écrasés et où les affaires reprendraient). Il exprime clairement sa crainte de la victoire finale des prolétaires.

Le livre de Borghi sur Mussolini L'annonce de ce livre paru à la quatrième page de notre couverture dans notre dernier numéro amène, du camarade Jacques Mesnil, la rectification suivante:

L'annonce des Editions Rieder publiée sur la couverture de la R.P. du 25 mars, m'attribue gratuitement la traduction du livre de Borghi: Mussolini en chemise. Comme il est impossible qu'on ignore chez Rieder que je ne suis pas le traducteur, je ne puis voir là qu'un moyen de faire valoir le livre, et sans doute devrais-je être flatté qu'un éditeur s'ima